

Post-mémoire dans l'Algérie post-coloniale : Représentations du traumatisme
intergénérationnel et de l'identité chez Samir Toumi et Leïla Sebbar

Gabriela Soto-Canetti

Directeur : Professeur Koffi Anyinéfa

Deuxième lectrice : Professeure Kathyne Corbin

Department of French and Francophone Studies

Haverford College

Mai 2019

Table des matières

Remerciements.....	2
Introduction.....	3
Première Partie : Représentations de l'Algérie <i>post-coloniale</i>	11
Deuxième Partie : La transmission du traumatisme.....	21
Troisième Partie : La <i>post-mémoire</i> comme moyen de transmission du traumatisme.....	33
Conclusion.....	43
Bibliographie.....	46

Remerciements

Cette thèse n'aurait pas été possible sans l'aide et l'encouragement de plusieurs personnes qui m'ont poussé à poursuivre ce projet. Je remercie premièrement le Professeur Anyinéfa pour sa direction et sa volonté pour se plonger complètement dans le sujet de cette thèse. Ses milliers questions et suggestions m'ont aidé à modeler ce projet, ce dont je suis très reconnaissante. Je remercie aussi ma deuxième lectrice, Professeure Corbin, qui m'a offert beaucoup de suggestions intéressantes et qui m'a fait apprécier le sujet de ma thèse au-delà du cadre universitaire.

Enfin, je remercie mes parents qui m'ont soutenu avec mes aspirations pour apprendre la langue française depuis mon enfance et qui m'ont fourni avec les expériences et les opportunités qui ont nourri ma passion pour cette langue et les études francophones.

Introduction

Il ne fait aucun doute que l'expérience du traumatisme soit universelle, indépendamment de la classe sociale, de la race ou du lieu des personnes qui l'éprouvent. Cette expérience est fondamentalement une réaction collective ou individuelle à des traumas, des événements particulièrement catastrophiques qui causent du désarroi chez les personnes qui les ont vécus. Dans le domaine des études de trauma, ces événements peuvent être des catastrophes naturelles, la mort par maladie ou accident, des agressions violentes ou sexuelles, ou la guerre. Le traumatisme représente l'effet sur un être humain de ces événements traumatiques, qui peuvent causer un choc ou des pathologies plus graves. À ses débuts vers la deuxième moitié du XXe siècle, les études de trauma cherchaient à examiner la manière dont ces événements affectaient négativement le cerveau et les différentes pathologies qui pouvaient en résulter. Au fur et à mesure que ce champ d'étude s'est développé, on s'est intéressé à une notion plus élargie du traumatisme qui n'est plus désormais qu'une maladie psychologique. C'est-à-dire que le trauma s'examine plus comme un objet culturel, produit de l'histoire et de la politique et comme objet d'une représentation (Wertheimer et Casper 3).

Dans une nouvelle branche d'études sur le trauma, « critical trauma studies », Eric Wertheimer et Monica J. Casper s'interrogent sur la signification du trauma comme discours dans leur texte, *Critical Trauma Studies* (3). Tandis que les études de trauma traditionnelles examinent les processus par lesquels on détermine un événement comme traumatique, ces études critiques du trauma interrogent les manières dont le traumatisme est représenté dans une variété de domaines. Dans le cadre de cette thèse, le trauma historique est un concept important qui désigne l'expérience collective vécue par ceux qui ont surmonté plus ou moins les mêmes

circonstances, comme expliqué par Nathaniel Vincent Mohatt dans son essai, « Historical Trauma as Public Narrative: A Conceptual Review of How History Impacts Present-Day Health » (2). Le mot « trauma » sert à désigner les événements troublants qui ont causé du désarroi et le mot « traumatisme » représente l'effet de ces moments, soit physique ou émotionnel. Selon ceux qui étudient les effets du trauma, l'histoire a toujours eu un rôle important dans le développement du traumatisme, comme l'ont illustré les études sur l'impact des deux guerres mondiales chez les soldats, par exemple (Wertheimer et Casper 3). Avec le développement de ce champ d'études, la violence et la guerre ont été considérablement étudiées comme une des grandes sources de traumatisme. Plus récemment, des théoriciens du postcolonialisme ont proposé d'étudier les liens entre les études du trauma et le postcolonialisme pour élaborer une théorie qui examine les expériences historiques des populations non-occidentales. Dans cet effort de « décoloniser » les études de trauma, Sonya Andermahr essaie de sortir de l'universalisme supposé par les théories qui sont utilisées dans l'étude des événements traumatiques et qui sont appliquées à des groupes minoritaires ou à ceux qui ne s'identifient pas à l'Occident (Andermahr 3). Étudier les représentations du trauma dans le contexte des guerres de décolonisation est indispensable pour arriver à comprendre le trauma non seulement comme une expérience qui cause du désarroi, mais aussi comme une expérience globale dont la représentation change selon le contexte.

Par rapport au cas spécifique de l'Algérie, comme le démontre sa littérature, l'histoire du pays a été une des grandes sources du traumatisme collectif et individuel. Dans le domaine de la littérature algérienne, les textes qui sont sortis juste après l'indépendance essaient d'échapper au récit du révolutionnaire qui dominait pendant les années 1950-1960. Ces textes cherchaient à

définir la littérature algérienne hors du cadre colonial pour traiter des effets de la guerre sur le peuple. On trouve des discours sur le traumatisme dans les textes d'Assia Djebar ou Maïssa Bey, par exemple, qui abordent l'expérience de l'Algérienne dans la période post-coloniale (Daoudi 45). D'autres textes tels que *La Malédiction* (1995) de Rachid Mimouni évoquent les violences catastrophiques de la décennie sanglante. Ces discours sur le trauma s'expliquent par une longue période coloniale et un difficile processus de décolonisation et peuvent être trouvés aujourd'hui dans quelques textes contemporains, comme dans l'œuvre de Samir Toumi. D'autres textes, comme ceux de Leïla Sebbar, abordent le trauma qu'a constitué l'exil du pays natal.

Cette thèse se focalise sur les événements qui ont suivi la guerre de libération (1954-1962) et la guerre civile ou ce qu'on appelle « la décennie noire » (années 1990). Ces deux événements historiques ont été des causes de violences contre et parmi les Algériens. La période de la guerre d'indépendance a vu la torture brutale des Algériens par les Français et aussi la torture des Français par le Front de Libération National (FLN), le parti politique établi en 1954 pour lutter contre la domination coloniale. De plus, la violence ne s'est pas limitée à l'Algérie, mais elle s'est étendue à Paris, où le nombre d'Algériens morts des brutalités de la police s'est élevé à plus de 120 en 1961 (McDougall 217). Dans l'ensemble, la guerre, bien qu'elle ait entraîné l'indépendance pour l'Algérie, a coûté la vie à près de 1,5 million d'Algériens, selon le FLN, pendant que de l'autre côté le bilan de morts chez les *harkis*, les Algériens qui ont participé à la guerre, mais du côté de l'armée française, était de 150,000 (McDougall 232). Il est évident que la lutte des Algériens pour l'indépendance a été caractérisée par une violence intense des deux côtés du conflit. Les années qui suivent la guerre de libération sont marquées par un effort de décolonisation du pays par le FLN, qui a pris le pouvoir à l'indépendance de l'Algérie. Dans

les années 1990, l'opposition au contrôle et à la corruption du FLN s'est transformé en conflits armés entre des groupes de guérilla islamistes et le gouvernement. Des milliers de civils ont souffert de la violence de ces conflits et la décennie noire est donc devenue une époque où la peur et la terreur régnaient chez les Algériens, ce dont ils ont témoigné largement dans leur littérature. Il est aussi important de mentionner que les conflits en Algérie ont occasionné le déplacement de milliers d'Algériens, des *harkis* et des *pieds-noirs* (les Français nés en Algérie), soit en France ou dans d'autres pays d'Europe, où ils se sont retrouvés étrangers.

Dans l'étude du trauma et de l'histoire de l'Algérie, la mémoire joue un rôle important dans les récits sur les événements traumatiques qui ont été la guerre d'indépendance et la guerre civile. Le traumatisme collectif qui a été une des conséquences de ces conflits depuis la période coloniale est aussi un résultat de la mémoire – ou de l'absence de mémoire – chez ceux qui ont vécu ces événements. Selon Patricia Lorcin, à peu près 70 pourcent des Algériens ont moins de trente ans, ce qui signifie que la majorité des Algériens n'a pas connu la guerre d'indépendance ou la période coloniale et il est problématique que leurs parents et les écoles ne leur apprennent pas la misère et la souffrance qui se ont été vécues à l'époque. Pour cette raison, elle argue qu'à cause de cela il existe aujourd'hui une ignorance et un manque de mémoire sur ces événements catastrophiques qui font que les jeunes Algériens réagissent avec indifférence ou scepticisme face aux récits de leurs parents (Lorcin xii). Ces récits qu'entendent les jeunes Algériens, peuvent servir aussi comme un moyen de transmission du traumatisme subi par la génération de la guerre de libération. Marianne Hirsch, dans son étude sur le traumatisme causé par l'Holocauste, parle de la « post-mémoire » pour désigner la mémoire transmise par les parents qui ont vécu des événements traumatiques aux enfants qui vont porter cette mémoire en eux pour

toujours (Hirsch 5). Cette notion de la mémoire comme moyen de transmission du traumatisme sera illustrée dans le contexte des générations algériennes de l'après 1962.

Même si des grandes nombres des Algériens ont toujours émigré en France à la recherche du travail dès la période de l'entre-deux-guerres (1918-1939), la période de la guerre d'indépendance (1954-1962) a vu s'accroître le nombre des Algériens qui sont partis pour la métropole. De 1954 à 1962 le nombre d'Algériens qui se trouvent en France passe de 211,000 à 350,000 (Derder), ce qui semble contradictoire vu que c'était la France qui menait la répression en Algérie et les efforts contre l'indépendance. Cependant, la misère et la violence pendant et après la guerre ne permettaient pas des conditions de vie acceptables et un grand nombre d'hommes est parti pour la France avec leurs familles à la recherche de travail et de meilleures conditions de vie (Stora 299). C'est dans les communautés algériennes établies en France que la guerre est aussi menée à travers des manifestations et des affrontements avec la police française. La violence de la guerre de décolonisation suit donc les Algériens en France, notamment le soir du 17 octobre 1961 lors d'une manifestation organisée par le FLN à Paris où plus d'une centaine d'Algériens ont été tués et plus de 11,538 Algériens ont été arrêtés (Derder). La fin de la guerre en 1962 a vu des milliers d'Algériens exilés sortir dans les rues pour célébrer la victoire de leur pays et beaucoup d'entre eux sont restés en France sans aucune idée du jour où ils seront rapatriés.

Tel est le cas dans le texte de Leïla Sebbar, *Parle mon fils parle à ta mère*, où la famille protagoniste habite dans une banlieue française. Les problèmes affrontés par cette famille circulent autour de la question de l'identité et ce que c'est qu'être un Algérien hors de la patrie. Le thème de l'identité dans le texte de Sebbar est traité de manière collective dans ce sens qu'un

groupe d'Algériens questionne sa propre identité ou celle des autres dans la croisée de deux cultures de référence. L'enjeu de la question se trouve dans la capacité d'une culture à dominer l'autre ou dans la possibilité d'une coexistence harmonieuse des deux cultures. Dans *ce roman* la mère algérienne questionne l'identité de ses enfants à la « double-nationalité » algérienne et française et se préoccupe de la survie de sa propre identité algérienne qu'elle veut transférer à ses enfants.

Il est évident aussi, à cause du silence du fils, qu'il a des conflits avec sa propre identité, (ce qui sera aussi exploré dans cette thèse). Le rôle de l'immigration algérienne en France est donc important pour le sujet de cette thèse, car c'est avec cette communauté qui s'est développée pendant et après la période coloniale, que l'Algérie s'est étendue en France. Par conséquent, « l'Algérie post-coloniale » inclut aussi bien le pays lui-même que la France où les Algériens ont émigré après 1962.

La question de l'identité sera aussi abordée sur un plan individuel à travers le roman de Samir Toumi, *L'Effacement*, où le récit de l'épopée de la guerre de libération qui domine dans la vie sociopolitique du pays dans la post-indépendance cause une crise d'identité chez l'enfant d'un ancien combattant. Dans ce cas, il est accordé une si grande importance à l'identité du père que celle du fils n'a aucune chance de se développer. Après la fin de la guerre de 1962, le FLN prend le contrôle pour effectuer la décolonisation du pays et établir une « identité algérienne » basée sur des « modèles républicains, islamiques et nationalistes » (Rocherieux 27). Dans cette construction identitaire toute la gloire et le pouvoir reviennent aux moudjahidine qui ont survécu à la guerre et qui désormais font partie de l'élite de l'Algérie. C'est pendant cette époque et dans ce milieu de la glorification des moudjahidine que le protagoniste dans *L'Effacement* doit grandir

et établir sa propre identité, une quête difficile qui lui pose des problèmes jusqu'au moment de la mort de son père.

Il ne fait donc pas de doute que ces deux textes offrent des représentations de la société algérienne dans l'époque post-coloniale, mais il est important de se demander comment le trauma fait partie de cette identité algérienne qui dépend fortement des événements violents de l'histoire du pays. Cette thèse se concentre sur deux récits de la littérature algérienne, *L'Effacement* de Samir Toumi et *Parle mon fils parle à ta mère* de Leïla Sebbar, qui offrent un discours sur le trauma transmis entre générations, sur la mémoire des événements traumatiques, et les effets de ces deux aspects sur les rapports familiaux et l'identité personnelle. Dans *L'Effacement*, des jeunes Algériens de la génération que Samir Toumi dénomme « la génération d'après 1962 » sont tourmentés par la mémoire des conflits de l'après-guerre transmis par leurs parents. Le texte de Sebbar présente une mère algérienne qui exprime à son fils le traumatisme d'avoir quitté sa patrie et de devoir élever ses enfants dans un pays étranger. Hirsch argumente que ces générations de la post-mémoire sont responsables d'un « guardianship » de l'histoire, de la mémoire et du trauma subi par les générations précédentes (Hirsch 1). Cette notion est pertinente pour cette étude, car c'est précisément cette responsabilité de porter et transmettre la mémoire qui trouble les personnages dans les deux textes. Ces personnages sont si bouleversés par le poids du trauma de leurs parents et de leur propre trauma, qu'ils ont du mal à vivre normalement.

Dans une première partie, cette thèse vise à faire une analyse approfondie de chaque texte pour déterminer les manières dont ils représentent les sociétés de l'Algérie de l'après-guerre. Par exemple, *L'Effacement* fait le portrait d'une famille élite dans la société d'Alger qui dépendait

complètement des liens avec le FLN. De l'autre côté, le texte de Sebbar décrit une famille moins privilégiée dans une banlieue d'immigrés en France. *Parle mon fils parle à ta mère* établit une différence importante avec le texte de Toumi qui a lieu en Algérie. C'est un récit sur des Algériens qui habitent en France après avoir quitté leur pays dans la période de l'après-guerre. Deuxièmement, je vais établir un lien entre les deux textes par les structures familiales et le rapport des enfants avec leurs parents qui ont vécu les événements traumatiques en Algérie. De plus, cette thèse examinera la représentation du trauma dans les deux textes et la question de l'identité qui est influencée par les discours des parents. Cet examen du trauma dans les deux textes offre des perspectives différentes sur les manières dont les écrivains Algériens ont exprimé leur expérience du le traumatisme à travers la fiction et la narration. Finalement, l'étude de ces romans va établir le lien entre la mémoire, le trauma, l'identité et la manière dont la relation des événements traumatiques a pour fonction la transmission du trauma à travers les générations.

Première Partie : Représentations de l'Algérie *post-coloniale*

Cette première partie offre une analyse des thèmes principaux dans les textes de Sebbar et Toumi par rapport à la représentation de la société algérienne après l'indépendance. Pendant les années qui ont suivi la guerre de libération et celles de la guerre civile, la question de l'identité algérienne s'est posée aussi bien au niveau individuel que collectif en Algérie. La question de l'identité dans les textes de Sebbar et Toumi offre deux perspectives de ce que c'est qu'être un Algérien dans la période de l'après-guerre en Algérie et hors d'elle. De plus, cette partie offre une étude des structures familiales et de la transmission des souvenirs aux enfants par leurs parents, des discours qui, dans leur représentation, sont à l'origine du traumatisme chez la génération de l'après 1962.

Samir Toumi offre dans son texte de 2016, *L'Effacement*, une perspective intéressante de l'expérience traumatique de la génération de l'après-guerre, des enfants d'anciens combattants du FLN dans la guerre d'indépendance, les moudjahidine, qui, après la fin de la guerre, ont pris le pouvoir du pays et se sont intégrés à l'élite en Algérie. Le protagoniste du texte, dont on ne connaît pas le nom, est le fils du Commandant Hacène, un homme bien respecté et reconnu dans la société d'Alger qui avait lutté pour l'indépendance. Les trois parties du texte se concentrent donc sur le récit du fils cadet sur sa propre vie après la mort du père qui était le centre de gravité de la famille. Le narrateur présente sa famille comme le modèle de l'élite militaire à Alger après la guerre de libération :

Mon père, je l'ai dit, adorait recevoir, et notre maison était l'un des lieux de ralliement le plus en vue d'Alger. Les va-et-vient des invités étaient incessants, et même pendant les années de terrorisme, où il était si dangereux de circuler, mes parents continuaient de recevoir [...] Après le décès de mon père, les visiteurs ont disparu, et la maison s'est

brusquement dépeuplée, laissant ma mère plongée dans le mutisme et le désœuvrement (Toumi 44-45).

La famille fait partie d'un cercle privilégié dans la société d'Alger, grâce aux relations du père. De plus, il est évident que le monde du protagoniste gravitait autour de celui de son père et qu'après la mort de ce dernier, le fils s'est retrouvé dans un environnement vide où il a du mal à trouver sa propre identité. Le protagoniste a l'impression qu'il mène une vie qui ne lui appartient pas puisqu'il est censé épouser la fille d'un ancien ami moudjahid du père et occupe un poste insignifiant trouvé grâce aux relations du père. Toumi explique dans un entretien que son protagoniste représente la plupart des jeunes de la génération d'après 1962 « car il vit à l'ombre de son père » (TV5Monde 2017) et cela lui pose des difficultés dans sa quête d'identité personnelle.

Valérie K. Orlando argue dans son essai, « Challenging the Algerian Master narrative in Samir Toumi's *L'Effacement* (2016): a counter-narrative for a mujahidin haunting », que le texte de Toumi s'oppose aux récits prédominants dans l'Algérie de l'après-guerre (2). Un de ces récits est ce que Orlando appelle le « Algerian master narrative », qui représente le grand récit national établi par les pères de la guerre d'indépendance et empêche les générations suivantes de pouvoir dépasser le passé révolutionnaire (3-5). Ce grand récit des anciens combattants commence à dominer dans la vie du protagoniste lorsque ces anciens combattants (son père moudjahid y compris) se joignent à l'élite intellectuelle et politique qui a pris le pouvoir du pays à l'indépendance (Orlando 3). Le récit s'est installé au fur et à mesure dans la société avec le but d'établir de nouveaux sentiments de nationalisme et d'identité parmi les Algériens. Cependant, toujours selon Orlando, ce grand récit a aussi des effets amnésiques sur la mémoire des événements historiques (4). L'effet du « master narrative » dans la mémoire collective des

nouvelles générations sera abordé ultérieurement avec la question sur la relation entre le traumatisme et la mémoire. Néanmoins, c'est ce grand récit auquel le protagoniste dans *L'Effacement* essaie d'échapper lorsqu'il part pour Oran et abandonne temporairement le monde construit par son père. Le traumatisme subi par le fils apparaît physiquement sous la forme du « syndrome de l'effacement », pathologie qui donne le titre au roman et qui fait disparaître le visage du protagoniste devant le miroir. On comprend à la fin du roman que le traumatisme souffert par le fils, un produit de l'héritage du père moudjahid, n'a pas de remède puisque les souvenirs du père sont trop enracinés en le fils, ce qui sera traité dans les prochaines parties de cette thèse.

Dans *L'Effacement*, le conflit d'identité touche la génération de tous ceux qui sont nés après 1962 et qui sont des fils de moudjahidine. Ce conflit se manifeste dans une pathologie, le syndrome de l'effacement, qui arrive au protagoniste à la quarantaine et se caractérise par l'absence de sa réflexion dans un miroir. Le Docteur B., psychiatre qui traite le protagoniste pour son syndrome, soupçonne « une transmission inter-générationnelle, au sein d'une même famille, de traumatismes dus à la guerre de libération nationale, ou même des problématiques relatives à l'éducation » comme l'origine de cette maladie (Toumi 16). Ce qui est évident derrière cette métaphore pour le traumatisme c'est que l'impact de la guerre d'indépendance et de la guerre civile a été si grand sur ceux qui les ont vécues, que leurs effets touchent aujourd'hui les enfants qui n'ont pas vécu cette histoire.

Le syndrome de l'effacement représente une crise d'identité provoquée par ce discours nationaliste du père moudjahid ou le grand récit algérien de l'après-guerre. La condition touche le protagoniste le jour de ses quarante-quatre ans, presque une année après la mort du père. Il est

nécessaire de noter l'importance de l'absence du père dans cette histoire, car la vie du protagoniste, toujours dépendant de celle de son père, est maintenant devenue indépendante et c'est depuis la mort de son père que le protagoniste commence à questionner sa propre identité. Comme mentionné précédemment, la famille du protagoniste fait partie du cercle de l'élite à Alger et leur maison était le centre des dîners et des rencontres entre ce groupe de personnes si distinguées où « les sujets de conversation étaient toujours les mêmes » (Toumi 43). Selon le protagoniste, « les souvenirs de guerre des uns et des autres étaient longuement relatés, puis les échanges dérivait inmanquablement sur la situation du pays » (Toumi 43). Il explique que « sans bien comprendre ce qui se disait, [il] reconnaissai[t] au ton de leur voix les sujets qu'ils abordaient » (Toumi 43). Les conversations étaient très privées et seulement les « initiés » pouvaient en faire partie. Ces soirées ont eu toujours lieu pendant les années de la guerre civile, ce qui sert à montrer l'importance accordée aux relations par ce cercle à la mémoire et à la glorification des moudjahids. Bien que ce grand récit nationaliste dont Valérie Orlando parle ne soit pas imposé directement au fils cadet, ce dernier fait partie des soirées et jouait à essayer de décoder les métaphores et les événements dont les adultes parlaient. Il a été élevé avec la pleine conscience d'être le « fils d'un moudjahid », ce qui devient son identité jusqu'à la mort du père. Ce manque d'identité, ou cette identité d'emprunt, du protagoniste est illustré dans le texte après une session avec le Docteur B. qui lui a posé des questions sur son enfance. Après cette session le protagoniste demande à sa mère de décrire l'enfant qu'il était. La mère, ayant répondu qu'il était un enfant « effacé et sans histoire » (Toumi 50), le protagoniste se rend compte qu'il n'a pas eu l'opportunité de développer sa propre identité pendant son enfance, ce qui avec l'influence du père a mené au traumatisme qui se manifeste dans le syndrome de l'effacement. Dans la

deuxième partie de cette thèse, j'étudierai la manière dont le traumatisme de la guerre de libération chez le père moudjahid a pu être transmis au fils en plus du trauma de la guerre civile dont il a fait l'expérience.

Cette transmission du traumatisme se donne à travers les discours ou les récits des parents. Ceci est aussi évident dans le texte de Sebbar, *Parle mon fils parle à ta mère*. Ce roman de 1984, qui a lieu dans une banlieue d'immigrés en France, représente tous ceux qui ont dû quitter l'Algérie à cause des événements historiques, notamment les deux guerres, qui ont affecté leur qualité de vie. C'est donc pour cette raison que les représentations du trauma chez les Algériens peuvent se trouver aussi hors de l'Algérie, car les événements de la deuxième moitié du vingtième siècle ont aussi touché les expatriés. Cette thèse se concentre donc sur les récits des Algériens non seulement dans le pays, mais aussi hors du pays, ce qui constitue aussi une expérience traumatique.

Le roman de Sebbar explore les relations entre une mère et son fils lorsque ce dernier arrive à la maison après avoir disparu pendant plusieurs années. Comme l'évoque le titre, le fils a peu à dire et la plus grande partie du texte consiste en le récit de la mère, qui se préoccupe de l'avenir de sa famille d'immigrés algériens. Le récit de la mère algérienne a lieu vers la fin du XXe siècle, avant la guerre civile des années 1990, donc les traumatismes sont nés ultérieurement, notamment de la nécessité de quitter le pays après la guerre d'indépendance et des problèmes liés à la condition d'immigré dans un pays inconnu. Au début de la conversation, la mère exprime ses inquiétudes face aux attentats xénophobes contre les Arabes qui se passent dans la banlieue. Elle s'indigne parce que le fils ne connaît pas ces événements :

Dans les autres villes du monde, ils ne parlent pas de la France et de ces crimes de l'été, de la mort des Arabes ? là bas aussi ils se taisent ? Peut-être que les Arabes de la France

ne les intéressent pas, c'est pas les Arabes du golfe Persique ou les Palestiniens [...] Peut-être qu'ils pensent que c'est pas important ce qui se passe en France (Sebbar 16).

Il est évident que la mère est gênée des violences envers les Arabes en France d'autant plus que beaucoup d'entre eux ont quitté leur pays pour échapper à des violences pareilles. De plus, il existe entre la mère et le fils une tension fondée sur le traumatisme qui fait que ce dernier veut quitter sa maison. Ces aspects du texte seront explorés à travers le rapport familial entre la mère et son fils. À travers le monologue de la mère, il est évident que la famille est fragmentée, vu que la fille aînée, Samira, a quitté la maison et que le père se trouve dans un asile pour des raisons inconnues. Naturellement, la mère se préoccupe de sa fille, comme elle s'est préoccupée de son fils pendant sa longue absence. Le fils connaît le désarroi de la mère puisqu'il pense à plusieurs instants qu'il ne veut pas la faire pleurer. Cette tension se lit tout au long du texte lorsque le fils évoque un sujet délicat et après se sent coupable d'aggraver la douleur de la mère : « – Samira, elle est partie ? – Pour la première fois il regarde sa mère – Pourquoi elle est partie ? Elle est jamais revenue ? [...] –La mère s'assoit. Il a peur qu'elle se mette à pleurer. Il voudrait s'en aller. L'embrasser, lui dire à bientôt, à tout à l'heure [...] surtout ne pas revenir » (Sebbar 13). Le fils reste puisqu'il connaît le traumatisme chez sa mère, mais il sait qu'il terminera par quitter la maison encore une fois après cette conversation. Comme sa sœur qui a quitté la maison, il ressent qu'il doit trouver son identité dans une autre part qui ne soit pas la maison. Les aspects du traumatisme chez le fils seront explorés à travers sa relation avec la mère.

Bien que le texte de Sebbar n'explique pas les raisons pour lesquelles le fils et la fille sont partis, il est évident qu'il y a un conflit interne dans la famille à cause du traumatisme causé par l'émigration en France. Cette famille est fragmentée comme la famille du protagoniste dans le texte de Toumi. Ici, le frère aîné Fayçal, est parti aussi pour la France, où il a souffert de

troubles psychologiques si graves qu'il a dû faire des séjours dans un hôpital psychiatrique. On pourrait argumenter que le fils aîné avait aussi subi un type de traumatisme similaire à celui de son frère qui l'a poussé à vouloir quitter la maison. Ces enfants de l'après 1962 souffrent d'un traumatisme différent de celui de leurs parents.

Dans les textes de Toumi et Sebbar, les enfants n'ont pas vécu ou ne se rappellent pas des événements de la guerre d'indépendance, alors leur traumatisme a des racines dans les récits de leurs parents. Dans le cas de *L'Effacement*, le récit prédominant est celui du père moudjahid, le grand récit de l'Algérie qui a dominé le pays lorsque le FLN a pris le pouvoir. De l'autre côté, le récit prédominant dans *Parle mon fils parle à ta mère* est celui de la mère expatriée, qui ne veut pas voir disparaître ses origines. Les deux récits poussent la génération de l'après 1962 à écouter les histoires traumatiques sur les événements qui se sont passés en Algérie vers la fin du XXe siècle. Ils sont fondés sur la mémoire de ces événements qui ont causé du désarroi chez ceux qui l'ont vécu et illustrent le concept de la post-mémoire dont Hirsch parle. C'est alors cette mémoire du trauma historique qui installe le traumatisme chez les enfants des Algériens et qui est transmis à travers des générations. La prochaine partie examine la représentation du traumatisme dans les textes de Toumi et Sebbar.

Dans son texte de 1984, *Parle mon fils parle à ta mère*, Leïla Sebbar raconte l'histoire d'une famille algérienne en France et peint la frustration d'une mère qui ne veut pas perdre ses origines algériennes. Le récit commence quand le fils aîné rentre à la maison après une longue absence et le lecteur suit la conversation entre la mère et son fils. Bien que la mère domine la conversation, qui alors ressemble beaucoup plus à un monologue, le lecteur a bien l'occasion d'apprendre sur le fils et les autres enfants de la mère. Ce texte pousse le lecteur à se demander :

Où se trouve l'Algérie post-coloniale ? Sebbar ici donne la preuve que celle-ci ne se trouve pas que dans le pays maghrébin, mais aussi en France et dans tous les autres pays où les Algériens ont émigré après la guerre d'indépendance. Quant à cette famille, son migration en France est peut-être dûe au père qui a quitté l'Algérie pour trouver du travail et des meilleures conditions de vie dans le pays colonisateur. Cependant, une fois arrivé en France, comme beaucoup d'autres pères algériens, s'est retrouvé sous-payé et relégué à des travaux d'ouvriers (McCullough 123). Le texte de Sebbar met en relief certaines des difficultés rencontrées par ces Algériens expatriés dans un pays inconnu et qui ressentent des inquiétudes pour le destin de leurs identités. La mère du texte exprime les conflits identitaires qui émergent en raison des deux contextes culturels dans lesquels sont élevés ses enfants en France, notamment face à leur assimilation à la culture du pays d'accueil – la France – et à leur adoption de sa langue.

Dès le début du texte, il est évident que la langue pose un problème entre la mère et son fils. Ce n'est pas que les deux ne se comprennent pas. Bien au contraire, les deux comprennent bien le français et l'arabe, mais il s'agit de leur propre choix de langue pour se parler. Le fils parle à sa mère en français et la mère lui parle en arabe, ajoutant souvent des mots en français pour montrer ses efforts d'assimilation : « Ça brûle – elle dit ça *broule* – elle glisse des mots en français dans sa langue maternelle ; elle veut que son fils lui parle en arabe, c'est sa langue quand même, mais lui s'obstine » (Sebbar 10). À travers le texte, Sebbar ajoute des fausses prononciations de mots français par la mère pour souligner la différence entre le français de la mère et le français du fils et illustrer la barrière linguistique qui les sépare. Il est évident que la mère voulait que son fils apprenne à lire l'arabe, mais à l'école on lui avait appris à lire seulement le français. Par conséquent, le fils commence à lire les contes de la culture arabe en

français jusqu'à ce qu'il était trop tard pour apprendre à lire en arabe et il finit par adopter le français comme langue principale. Il est intéressant de noter que le fils est né en Algérie et qu'il a été emmené en France pendant son enfance, mais qu'il a toutefois adopté la langue française pour s'exprimer. Tel est souvent le cas des *beurs*, des enfants des immigrés algériens qui sont élevés en France et adoptent une double identité (Bell 31-32). Ce qui crée un conflit d'identité chez les *beurs* c'est qu'ils ne sont pas bien intégrés dans la société française à cause des discriminations et qu'ils ne se sentent pas non plus comme faisant partie de l'Algérie (Bell 31-32). McDougall explique que pendant l'apogée de la guerre « Paris too thus became a site of characteristically colonial – racialised and extrajudicial – violence » (217). Bien que le fils ne soit pas né en France, ses autres frères et sœurs sont nés en France et tous sont élevés comme des *beurs* dans la cité française, où ils affrontent des problèmes de racisme et de xénophobie qui continuent après la fin de la guerre de libération. Ce milieu dans la cité française peut-être une source d'aggravation pour le conflit d'identité chez le fils dans le roman de Sebbar, car ayant été élevé dehors l'Algérie, il ne ressent pas qu'il puisse retourner au pays natal, mais il ne se sent pas non plus comme faisant partie de la France, ce qu'il nomme comme un pays « minable » (Sebbar 7).

Tout au long du texte la mère insiste sur l'importance de la langue comme faisant partie intégrale de l'identité algérienne. Dans le roman de Toumi, la langue sert à poser des questions sur l'identité algérienne. Ici, les deux fils du père moudjahid fréquentent une école française, où l'arabe n'est pas bien enseigné, ce qui fait que leurs parents engagent un professeur pour aller à la maison et leur apprendre la langue. Malgré l'intérêt des parents pour que leurs fils apprennent la langue du pays, leurs efforts ne sont pas très poussés et les fils finissent par s'exprimer en

français. Bien que l'arabe soit la langue représentative de l'identité algérienne après la fin de la guerre de libération, pour l'élite à Alger le français est aussi essentiel. Il y a donc une grande différence entre les deux textes dans la préoccupation pour la langue comme une partie de l'identité algérienne. Dans *Parle mon fils parle à ta mère*, les enfants, vivant en France, ont appris le français officiellement en France. Pour eux, il n'existe pas de choix entre les deux langues, car il existe une seule façon de s'éduquer : celle des Français dans l'école républicaine. Selon la mère dans le texte de Sebbar, l'expression en français représente la perte des origines algériennes. Elle exprime le désir que son fils épouse une femme Arabe avec qui elle pourrait communiquer en arabe, mais elle sait que ce ne serait pas possible à cause de l'influence de la culture française sur son fils. Le « monologue » de la mère n'est que la manière d'exprimer, pour Sebbar, ses frustrations avec la perte de la mémoire sur les origines algériennes chez ses enfants. Elle reconnaît le sacrifice qu'elle avait fait en quittant la patrie, mais souhaite profondément pouvoir transmettre son héritage aux enfants. La mère de cette histoire connaît la menace que pose l'exil en France pour l'identité algérienne avec laquelle elle est arrivée. Elle tente donc de sauver son héritage avec l'évocation des souvenirs à travers son « monologue » sur le passé.

Deuxième partie : La transmission du traumatisme

Les histoires vécues par les personnages de Toumi et Sebbar sont celles des deux côtés de la famille algérienne post-coloniale. Surtout, les expériences vécues par le fils de chaque roman ont causé des conflits d'identité qui à leur tour causent des problèmes dans leur tentative de mener une vie indépendante. Dans *Parle mon fils parle à ta mère* la distance entre la mère et son fils est évidente à travers leur manière de communiquer. La mère parle en arabe et son fils, qui ne dit presque rien dans tout le roman, parle en français. Selon sa mère, le fait qu'il a grandi en France l'a éloigné de plus en plus de ses origines algériennes et par conséquent, il n'est plus capable de sauvegarder l'héritage de la famille. Les conversations entre la mère et son fils entraînent le lecteur à se demander pourquoi ce dernier a quitté la maison. Mais à travers le texte on découvre que l'éloignement du fils est peut-être le produit de ses difficultés face à son identité qui a été fracturée par le traumatisme transmis par sa mère. Dans son essai, « Algerian Women and the Traumatic Decade », Anissa Daoudi établit une connexion entre le traumatisme et l'identité :

our notion of selfhood is informed by the “cultural context in which we live, between the language made available and the structuring of experience we have adopted. Trauma fractures selfhood by breaking this continuous narrative, severing the connections among remembered past, lived present and projected future” (Daoudi 6).

Ici, le mot « selfhood » désigne l'identité personnelle qui distingue chaque personne et détermine la manière dont on se perçoit. Les personnages dans les deux romans subissent un traumatisme considérable à cause des événements traumatiques qui se sont passés en Algérie. Dans le texte de Sebbar, la famille vit toujours les effets de la guerre de libération en tant qu'immigrés en France et dans le texte de Toumi, la famille du Commandant Hacène ressent les répercussions de la

violence de la guerre de libération et celle de la guerre civile des années 1990. Il est donc nécessaire d'étudier les effets du trauma historique dans l'identité personnelle des personnages à travers la transmission intergénérationnelle des traumatismes. Cette partie établit un lien entre le traumatisme et l'identité, soutenant que la transmission du traumatisme par les parents aux enfants produit des conflits identitaires et des problèmes dans les rapports familiaux.

La psychologisation du trauma se donne dans *L'Effacement* à travers le développement du syndrome fictif de l'effacement chez le protagoniste. À part l'absence de réflexion de son visage dans le miroir, le syndrome se manifeste chez le protagoniste dans des épisodes violents de vomissements et de nausée. Plus qu'une crise d'identité, cette pathologie trouve ses origines dans les événements traumatiques dans cette famille algéroise. À travers les sessions de psychothérapie avec le Docteur B, Toumi fait découvrir au lecteur le passé toxique du personnage principal dans sa relation avec son père, le Commandant Hacène. Bien que la relation du père et du fils n'ait pas toujours été la meilleure, il est évident que la mort du père constitue un moment tragique dans la vie du protagoniste. Ses réflexions sur le passé révèlent qu'il dépendait en quelque sorte de son père pour mener sa vie et que cela a été nocif dans la construction de sa propre identité.

L'évocation du décès de mon père a fait monter en moi une irrépressible mélancolie [...] Je prenais peu à peu conscience de ce sentiment de manque, de cette amputation. Était-ce mon père qui me manquait, ou simplement son envahissante présence au quotidien ? Au fond, je le connaissais peu, car je ne partageais jamais rien avec lui [...]. Pourtant, pendant toutes ces années, j'étais plein de lui. Mon père vivait intensément et bruyamment autour de moi [...] voire en moi.[...] Il est parti, me laissant seul, dans une vie qui ne se déployait qu'en fonction de lui (Toumi 98).

Le protagoniste décrit l'existence de son père comme une partie de son propre corps qui est indispensable à sa vie. Même à quarante-quatre ans, cet homme a du mal à se débrouiller et tout

simplement à cause de la dynamique relationnelle entre les membres de la famille. Du côté de sa mère, il n'a pas reçu beaucoup de tendresse non plus. Il arrive même à penser qu'il aurait pu recevoir cette tendresse de l'amante de son père, Malika. Après une session particulièrement émouvante, le protagoniste se rend chez cette femme qu'il n'avait pas vue depuis des années et termine dans ses bras, récupérant ainsi une partie de la tendresse qui lui avait manqué dans son enfance : « Je rattrapais ainsi ces longues années d'absence, récoltant l'affection qu'elle aurait dû me donner et dont ma mère m'avait privé en l'éloignant de chez nous » (Toumi 107). Dans cette scène le protagoniste court vers l'amante de son père et s'approche d'elle d'une manière presque œdipienne. Voudrait-il ainsi, inconsciemment, se débarrasser de l'empire du père sur lui (ou la mémoire de son père) ? Il est évident en tout cas que l'enfance de cet homme n'a pas été tout à fait agréable et qu'à cause de cela, il souffre au présent dans sa vie d'adulte indépendant.

Au fur et à mesure que le protagoniste retourne dans son passé, le traumatisme de son enfance renvoie de plus en plus à son père et aux événements vécus par le Commandant pendant la guerre de libération. Ces sessions avec le Docteur B. évoquent aussi la mémoire du grand frère, Fayçal, qui, contrairement au protagoniste, avait quitté la maison très rapidement. La mention du grand frère lui fait penser au « jeu de maquis », jeu inventé par Fayçal où les jeunes frères devaient reproduire des scènes de la guerre d'Algérie. Le frère aîné, qui était naturellement autoritaire comme son père, jouait au « vaillant moudjahid du FLN » qu'on devait appeler « Commandant Fayçal » et le protagoniste jouait toujours le « soldat traqué et couard, se cachant dans les buissons pour ne pas se faire prendre » (Toumi 56). Le protagoniste écrit : « le valeureux commandant triomphait systématiquement, et je me retrouvais ligoté avec une corde à linge, prêt à subir la séance de torture. Fayçal me pinçait, me demandait de ramper sur l'herbe et

me faisait parfois avaler des vers de terre » (Toumi 56). La torture innocente dans ce jeu d'enfants montre la normalisation de la violence occasionnée par deux guerres qui se sont succédées. D'après Valérie Orlando, Toumi fait voir aux lecteurs comment cette génération des fils des révolutionnaires est « perpetually sandwiched in-between the revolutionary past and the violence of over a decade of civil war. Their interstitial existence between these two historical moments does not allow them to create new identities and ways of being-in-the-world » (Orlando 5). Le grand récit des moudjahidine est si enraciné dans la société et dans la culture qu'il apparaît même dans un jeu d'enfants. Le traumatisme de cette génération est basé sur le grand récit de leurs parents et aussi sur l'incapacité de pouvoir échapper au poids du passé de l'Algérie.

À la fin de cette histoire, la condition du protagoniste empire à tel point qu'il est mis dans un hôpital psychiatrique. Là, il commence à avoir des hallucinations de son père et arrive à penser que lui-même est le Commandant Hacène lorsqu'il voit dans sa réflexion dans le miroir le visage du père. Lors de cette détérioration de son état, le fils déclare à son père qu'il avait perdu tous ses souvenirs et son père lui répond : « Tu as les miens [...] ils sont bien plus riches et intéressants. J'ai une guerre à t'offrir, une fabuleuse victoire, et la construction d'un immense pays, que te demander de plus ? Je te les donne, mes souvenirs, ils sont tiens » (Toumi 213). Dans ce moment, ce n'est pas seulement la transmission du traumatisme par le père qui est évidente, mais aussi la disparition de l'identité du fils. À travers le récit des souvenirs de la Révolution, qui évidemment ont été racontés tout au long de son enfance, le père transmet des souvenirs violents à son fils d'une guerre à laquelle ce dernier n'a pas participé. Je reviendrais sur ce sujet de la transmission de la mémoire et des souvenirs dans la dernière partie en exploitant la notion de la « post-mémoire », formulée par Marianne Hirsch.

Le protagoniste ne considère pas que son identité soit importante vu que ses souvenirs sont moins « riches et intéressants » que ceux de son père. Tout au long du texte, le lecteur est témoin d'une transformation du protagoniste, qui dans son subconscient désire ressembler à son père. Dès le début des effacements, son comportement commence à changer aussi et « l'enfant soumis » commence à se rebeller. Il commence à agir de plus en plus comme son père, d'une manière violente et irrationnelle : « Je devenais de plus en plus irritable, ce qui n'était pas dans mes habitudes [...] Un jour, j'ai hurlé contre Messaoud, l'homme à tout faire [...] Eh bien, m'a-t-il lancé, tu me rappelles le Commandant Hacène » (Toumi 36). Le protagoniste dans *L'Effacement* est complètement tourmenté par l'existence et le souvenir de son père, ce qui devient un traumatisme qui se manifeste dans la pathologie psychiatrique qui affecte son identité.

Toumi présente le traumatisme causé par l'histoire de l'Algérie sous la forme de ce syndrome de l'effacement, tandis que Sebbar le représente sous la forme d'une conversation émouvante entre une mère et son fils. Le traumatisme chez Sebbar est fondé sur la nécessité de la famille de quitter leur pays natal pour trouver de nouvelles possibilités de vie et dans le fait qu'étant arrivés en France, elle découvre que la vie n'est pas aussi facile qu'elle se l'imaginait. Il est intéressant de noter que pour certains personnages dans *L'Effacement*, quitter le pays pendant les guerres est « normal » et que ceux qui restent sont « les rares à être restés en Algérie » (Toumi 33). Pourtant pour la mère dans *Parle mon fils parle à ta mère*, elle ne désire rien d'autre que de pouvoir rentrer dans sa patrie. Pour elle, le traumatisme a aussi son origine dans la violence de la guerre de libération, mais beaucoup plus dans la nécessité de quitter le pays et d'élever ses enfants dans un pays qui lui est étranger.

Comme je l'ai mentionné dans la première partie, dans le texte de Sebbar il existe un conflit entre la mère et son fils à cause de leur choix de langue pour communiquer entre eux. Cela n'empêche pas leur compréhension mutuelle, mais ce conflit crée des confusions entre la mère et le fils sur ce que c'est qu'être algérien. La mère regrette que son fils n'ait pas appris correctement l'arabe et qu'à cause de cela il finira par épouser une femme française. Le fait que son fils ait quitté la maison fait croire à la mère que son fils a renoncé à ses origines. D'une manière indirecte, elle questionne son choix de partir et l'accuse de s'être écarté de ses origines :

[...] Comment je lui parlerai ? Pourquoi une Française mon fils, dis-moi pourquoi. Les filles de ta race, tu ne les aimes pas ? Elles ne sont pas si belles, ni intelligentes ? Tu as honte, mon fils ? [...] Pourquoi pas une fille de ton pays même si tu n'est pas né là-bas, c'est ton pays, ne me dis pas non, mon fils [...] je t'ai dit déjà et ton père aussi, que si tu meurs, tu seras enterré là-bas au village près de ta grand-mère paternelle, tu n'as pas oublié ? (Sebbar 85).

Tout au long du texte la mère ne comprend pas pourquoi deux de ses enfants ont quitté la maison. Elle se préoccupe de la sécurité de son fils et de Samira, sa fille de seize ans qui vient de quitter la maison. La mère s'exprime sur toutes ces inquiétudes presque sous la forme d'un monologue dont le seul témoin est son fils aîné. À travers le texte, il semble que la mère se soit résignée au départ de sa fille et au conflit d'identité de ses enfants. Néanmoins, ce n'est qu'à la fin du texte qu'elle fait découvrir sa souffrance de cette situation. Il est évident que la mère a eu des problèmes à s'assimiler à la culture française vu qu'elle ne parlait pas le français. Retournant à ses souvenirs de l'enfance du fils, elle lui rappelle comment elle ne pouvait pas aller le défendre à l'école quand il était soupçonné d'avoir des poux puisqu'il était arabe (Sebbar 58). La mère explique qu'il a fallu apprendre la langue française à cause de son travail dans les cantines, mais que cela n'a pas été facile. Elle revient à sa propre enfance en Algérie, où elle n'avait pas le

droit de fréquenter l'école et a dû se marier illettrée à cause de cela. Elle avoue qu'avant de quitter l'Algérie, sa famille ne savait pas qu'elle partirait pour la France, « chez les Infidèles » (Sebbar 53). Il est évident que la mère ressent une certaine culpabilité d'avoir quitté l'Algérie pour aller s'installer dans le pays colonisateur. Cependant, il est probable qu'elle n'ait pas eu de choix puisque son mari a dû quitter le pays. Pendant cette guerre, beaucoup d'hommes ont quitté le pays avec leurs familles pour trouver de meilleures opportunités et, selon Ahsène Zehraoui, le processus de décolonisation sur les deux côtes de la Méditerranée a affecté de manière traumatique de nombreuses familles algériennes qui ont quitté le pays natal (Zehraoui 238). Ceci est un des facteurs qui ont causé des problèmes d'intégration pour les familles issues de l'immigration. La mère dans le roman de Sebbar se sent coupable d'avoir quitté son pays et de ne pas pouvoir transmettre son identité algérienne aux enfants. Le fils lui-même connaît le traumatisme de sa mère. Tout au long du texte il se dit qu'il partira si la mère commence à pleurer, mais celle-ci ne pleure qu'à la fin lorsque le fils lui conseille comment recevoir sa sœur si elle décidait de rentrer à la maison. Le fils ne quitte pas la maison à ce moment et il continue à écouter le monologue de la mère. Elle insiste sur leur identité algérienne, mais les enfants, étant nés et élevés en France, ne se sentent pas complètement algériens et ne peuvent pas échapper à leur double-nationalité.

Ces enfants *beurs* se déclarent parfois comme ayant une « double identité » (Zehraoui 249), ou une double-nationalité qui leur permet de s'identifier avec la culture française et la culture algérienne. Au début du texte de Sebbar, lorsque le fils rentre à la maison familiale et que sa mère le reçoit, il pense : « On prend le train, on s'en va et on revient... Le pays natal immigré, on le quitte, il est minable, on dit qu'on est du monde, pas d'un seul pays, on croit à

l'Universel... Au retour, on passe là, comme par hasard... On cherche les copains, les frères, petits et grands, on fait un tour, mine de rien, on observe, on renifle, ça n'a pas changé » (Sebbar 7). Ici, on connaît la perspective du fils, qui, malgré le fait d'être né en Algérie, ne s'identifie pas avec ce seul pays ou le pays immigré, la France. Dans le texte, Sebbar ne donne pas les raisons pour lesquelles le fils a quitté la maison familiale, mais le fait qu'il continue à y revenir après de longues périodes d'absence est important pour connaître son traumatisme.

Dans *L'Effacement*, le frère du protagoniste, Fayçal, quitte la maison très jeune pour aller s'installer à Paris. Bien que le protagoniste croit que son frère ait échappé au passé toxique de la famille, ce dernier, une fois en France, trouve cependant difficile de trouver un travail et gagner de l'argent, ce qui entraîne chez lui des crises psychiatriques et un séjour dans un asile. Le fils dans *Parle mon fils parle à ta mère* quitte la maison située dans une cité française, probablement dans la tentative de trouver sa vraie identité loin de la famille immigrée algérienne, mais il continue à rentrer puisqu'il ne peut pas échapper à cette partie de son identité. Cette partie du « monologue » de la mère, où elle explique qu'il sera enterré en Algérie, montre jusqu'où elle est prête à aller pour s'assurer que ses origines ne soient pas perdues. Bien que le fils ne donne aucune réponse à ses questions, la mère est convaincue que son fils n'a aucun intérêt à conserver ses origines algériennes. Elle a néanmoins décidé du lieu de l'enterrement du fils s'il meurt avant elle.

Comme le fils dans cette histoire, le protagoniste dans *L'Effacement* essaie d'échapper à ses conflits identitaires quand il quitte la maison et part à Oran pour quelques jours. À Oran, le protagoniste de Toumi se sent plus à l'aise et plus indépendant, et fait même la connaissance d'une femme. Pourtant, les effacements ne cessent pas et il commence à éprouver des

« absences », ou pertes de mémoire, et doit rentrer chez lui et retourner à la vie que son père avait modelée pour lui.

Le fils chez Sebbar ne souffre pas d'une pathologie, d'après le texte, mais son traumatisme est exprimé à travers son silence. Dès le moment où il rentre à la maison, le seul mot qu'il adresse à sa mère est « Bonjour » et il ne donne pas de réponses aux questions de la mère préoccupée. Bien qu'il dise d'autres phrases plus tard, pendant le monologue de la mère son rôle principal est d'écouter. Le discours de la mère est différent de celui du Commandant Hacène, car elle ne mentionne la guerre qu'une seule fois. Si elle ne dit rien sur ce qui se passe en Algérie après l'indépendance, elle parle des manifestations des *beurs*, des émeutes dans les cités, de sa fille absente, de l'enfance du fils et de la femme idéale que son fils doit épouser. Bien que cela soit des sujets importants dont elle doit parler avec le fils, le fait qu'elle ne parle pas de la situation en Algérie est significatif. Ce texte est publié en 1984, après l'indépendance de l'Algérie, mais avant la guerre civile qui commence en 1992. Cette époque, pendant laquelle l'Algérie est dirigée par le Président Chadli Bendjedid, est marquée par une diminution de la répression politique par le FLN, mais aussi par le lent effondrement socio-économique du pays et par une montée de tension chez les nouvelles générations qui ont déclenché la crise de la décennie noire en 1992 (McDougall 271). Bien que cette époque représente le succès de la décolonisation politique de l'Algérie, McDougall argue que cette époque est aussi celle de la révolution inachevée puisque la société algérienne avait été détruite (233-237). Il a évidemment fallu recommencer et l'histoire du FLN, des moudjahidine et des martyrs de la guerre est devenue une légende (237), comme l'illustre le roman de Toumi. Le discours de la mère dans *Parle mon fils parle à ta mère* se caractérise par une absence du récit sur la guerre qui a été

popularisée en Algérie pendant les années d'après l'indépendance. Il existe un seul moment où la guerre de libération est mentionnée et ce n'est pas pour parler des effets de la guerre, mais pour évoquer comment les Français en Algérie changeaient les mots des épiques algériennes. Dans son essai, « Fractures historiques, trauma et résistance dans l'écriture féministe algérienne », Brinda Mehta argue qu'il y a eu des silences de la part des Français par rapport aux événements de la guerre, mais qu'il « y eut des silences du côté algérien aussi, particulièrement en ce qui concerne les femmes » à cause des normes patriarcales imposées par le colonialisme et le nationalisme (10). L'effet de l'histoire troublante du pays est évident dans la structure familiale, vu que le père se trouve dans un asile où il est bien surveillé et que la date de son retour à la maison soit inconnue. Dans ce cas, les effets des événements traumatiques apparaissent indirectement chez le père de la famille, qui est incapable de soutenir celle-ci. La mère est maintenant le chef de famille et doit s'occuper de huit enfants. Le grand récit algérien dans le monologue de la mère est inexistant, mais cela n'empêche pas que les effets de la guerre soient présents. Cette absence du discours sur la guerre représente un mécanisme de défense contre le traumatisme qu'ont entraîné cette guerre et le besoin de quitter la patrie. C'est peut-être à cause de cela que le fils dans ce roman se sent incapable d'adopter la seule identité algérienne, car il n'a pas été exposé au passé colonial et à la souffrance que cette guerre a causée (Lorcin xii). Le même silence de la mère sur la guerre est un écho du silence du fils, qui ne peut pas échapper à ses conflits d'identité en France.

Les traumatismes causés par l'histoire de l'Algérie dans les textes de Toumi et Sebbar varient en raison de la situation où se trouvent les personnages. Pour le Commandant Hacène dans *L'Effacement*, l'effet d'avoir été un combattant dans une guerre si sanglante est éclipsé par

la gloire et l'éloge fait aux moudjahidine dans l'après-guerre. Il n'y a pourtant pas de doute qu'il existe aussi chez lui un certain traumatisme, vu qu'il avait été « torturé et puis condamné à mort par la puissance coloniale française » (Toumi 14). Cette glorification des moudjahidine le mène à un type de silence sur la guerre, où seulement la grandeur de la victoire est racontée. Ce grand récit des anciens combattants a dominé la plus grande partie de la vie du protagoniste, qui doit vivre la terreur et la désillusion de la décennie noire et termine dans une crise d'identité sous la forme de ses effacements. Ce personnage subit le traumatisme d'avoir vécu toute sa vie sous l'ombre de son père et d'avoir été impuissant à échapper au grand récit des moudjahidine. Dans *Parle mon fils parle à ta mère*, la mère exprime un type de silence similaire à celui du Commandant Hacène. Elle n'évoque que la mémoire de l'enfance du fils et son enfance à elle en Algérie avant la guerre d'indépendance. Son silence sur la guerre souligne le traumatisme que lui a infligé la nécessité d'élever ses enfants hors de l'Algérie et risquer la perte de ses origines. De plus, le silence de son fils suggère qu'il essaie d'éviter un conflit intérieur en quittant la maison, mais en vain puisqu'il continue à retourner à la maison. Dans ces deux romans, une transmission intergénérationnelle des traumatismes s'observe, où les enfants doivent subir les effets négatifs d'une longue guerre qui a causé une douleur profonde à leurs parents.

La guerre de libération n'est pas présente dans le récit de la mère dans *Parle mon fils*, mais cela ne signifie pas qu'elle a oublié le trauma de ces événements. Dans son récit elle évoque la mémoire de l'enfance du fils, les traditions algériennes et sa propre enfance en Algérie. Elle sait que son fils, à cause de sa double identité, risque d'oublier ses origines algériennes et elle craint ne pas pouvoir les transférer à temps. Ses méthodes sont claires, elle relève le défi de rappeler à son fils son passé et sa culture algérienne à travers l'évocation des souvenirs. Le

patriarche n'est plus là et elle doit assumer le contrôle de la famille, dans tous les sens, y compris la conservation de l'identité algérienne : « Tu m'entends, mon fils, je le répète parce que ton père n'est pas là et qu'il perd la mémoire, le malheureux, ton père maintenant c'est moi sa mémoire, c'est moi la mémoire de la maison et des enfants... Toi aussi, tu es mon fils, tu n'oublieras pas je le sais » (Sebbar 85). La mémoire est donc capitale dans la transmission intergénérationnelle des traumatismes et vit à travers les récits des parents qui ignorent ou non les moments traumatiques qui ont marqué l'histoire de l'Algérie post-coloniale et celles des familles algériennes.

Troisième partie : La *post-mémoire* comme moyen de transmission du traumatisme

Dans l'histoire d'un pays, la mémoire joue toujours un rôle important, car c'est avec elle que les événements importants du pays sont archivés pour la postérité. Les souvenirs particuliers et individuels des événements historiques façonnent la manière dont ces moments importants dans l'histoire seront compris par les futures générations et c'est pour cette raison que la mémoire de l'histoire est toujours subjective. Par exemple, dans l'Algérie post-coloniale, la mémoire de l'histoire du pays a été construite par le FLN qui avait installé le grand récit national pour glorifier les anciens combattants. Après la décennie noire aussi, le gouvernement d'Abdelaziz Bouteflika (reconnu pour avoir contrôlé la violence de cette période), a instauré des politiques pour punir ceux qui questionnaient le passé, donc déformant la mémoire officielle des Algériens (Orlando 5). Dans le cas du trauma historique, la mémoire sur ces événements est aussi déformée à cause des traumatismes causés par des moments violents ou marquants. Souvent dans les discours sur le passé ces événements traumatiques sont omis ou racontés de manière plus positive. Selon les historiens de la guerre d'indépendance algérienne et de la guerre civile, ces événements traumatiques, qui sont caractérisés par de grandes pertes, surtout en vies humaines, ont été associés à des silences qui ont mené aux amnésies collectives en France comme en Algérie (Mehta 9). Surtout du côté français, l'histoire de la guerre d'indépendance algérienne a été largement passée sous silence. On ne la mentionne que rarement puisqu'elle avait été une guerre extrêmement sanglante. C'est ce que Benjamin Stora appelle « une omission gangréneuse » (Mehta 9), car c'était une manière d'éviter toutes les conséquences que la violence de cette guerre impliquait. Une amnésie collective existe aussi du côté algérien, pour laquelle Bruno Étienne suggère la définition suivante : « L'amnésie est tout ce qu'une société

s'empresse d'oublier parce que cela la dérange dans ses fondements et que toute société préfère une histoire fautive à la vraie quand elle est constitutive de ce qui fait que cette société ne s'écroule pas » (Étienne 150). Les discours dans les romans de Toumi et Sebbar racontent l'histoire de la société algérienne post-coloniale, mais les deux récits sont pleins d'absences et de silences qui montrent le degré de traumatisme causé par cette histoire troublante. Le recours aux souvenirs par les personnages dans ces textes montre le rôle joué par la mémoire dans l'origine du traumatisme.

Cette dernière partie a pour but la construction de liens entre le traumatisme, l'identité et la mémoire à travers le concept de la *post-mémoire*. D'après Marianne Hirsch, « “postmemory” describes the relationship that the “generation after” bears to the personal, collective, and cultural trauma of those who came before – to experiences they “remember” only by means of the stories, images, and behaviors among which they grew up » (5). Ce terme désigne la façon dont le traumatisme causé par des événements traumatiques est transféré à travers l'histoire entre différentes générations dans une famille. La création de la post-mémoire chez les enfants de parents qui ont vécu le trauma historique crée aussi ce que Pierre Nora nomme les *lieux de mémoire*, ou « les lieux où se cristallise et se réfugie la mémoire » puisqu'il n'existe plus de « milieux de mémoire » (Nora 7). Ces objets ou endroits existent pour préserver la mémoire collective et éviter la propagation d'une amnésie collective suscitée par le trauma historique. Ils peuvent exister sous la forme des textes ou d'autres objets (comme les mains de la mère que le fils regarde tant et lui font penser à son enfance). Ensemble avec la post-mémoire, les lieux de mémoire forment l'identité de la deuxième génération qui doit porter l'histoire pour les prochaines générations.

Le roman de Sebbar décrit l'expérience d'une femme algérienne qui doit élever ses enfants en France pendant que son mari, malade, est dans un asile. Le fait que la guerre d'Algérie ne soit mentionné qu'une seule fois dans tout le roman n'est pas un détail insignifiant. Les romans de Sebbar sont connus pour leur éclairage sur la manière dont le sujet de la guerre d'Algérie a été traité en France. Dans son essai « Fractures historiques, trauma et résistance dans l'écriture féministe algérienne », Brinda Mehta décrit la manière dont un texte de Sebbar, *La Seine était rouge*, dénonce la censure française sur les événements de la guerre de libération. Dans *Parle mon fils parle à ta mère*, le silence sur la guerre est présent, cette fois de la part de la mère, qui refuse de parler du passé sanglant de l'Algérie avec son fils qui vient de rentrer à la maison. Bien que le sujet de la guerre ne soit pas abordé explicitement dans le roman, son histoire est présente. Le silence sur la guerre n'est qu'une représentation des silences en France dans cette période post-coloniale. La mère dans ce roman n'a pas oublié la guerre, mais elle n'a pas besoin de l'évoquer constamment pour s'assurer de ne pas l'oublier. Pourtant, elle n'est pas silencieuse sur d'autres sujets. La mère ici, évoque les souvenirs culturels pour continuer à transférer ses origines à ses enfants. Bien sûr, le silence sur la guerre renvoie aux traumatismes de la guerre et l'émigration du pays natal, mais la mère refuse cependant de rester silencieuse sur la culture et l'identité algérienne comme une façon de sauvegarder ses propres origines.

Mary McCullough explique dans son essai, « No more silencing the past », que la mère dans le roman de Sebbar est une « bricoleuse de mémoire », ce qu'elle définit comme « the women who speak memories which they carry from within – they are also the *porteuses de mémoire* – and construct their outcome in various contexts through various stimuli » (McCullough 122). Dans ce contexte, les bricoleuses prennent des souvenirs qui ont été réprimés

et elles les reconstruisent pour créer quelque chose de nouveau qui est toujours composé de parties du passé (122). McCullough argue que la mémoire de l'immigré algérien en France est réprimée et cultivée jusqu'à l'oubli (124). Elle explique que cela se donne à travers la distorsion de l'histoire à l'école et dans la marginalisation des communautés immigrées dans les cités de la périphérie des villes. Dans l'histoire, la mère évoque le souvenir des contes arabes qu'elle faisait au fils quand il était enfant. En ce moment, le monologue devient une conversation lorsque le fils se souvient des soirs où la mère racontait *Les Mille et Une Nuits* aux enfants près du lit. Au début le fils aimait entendre ces contes en arabe, mais avec le temps il a oublié l'arabe et a commencé à lire le texte à l'école en français. Il lisait les contes en français à sa mère, langue que celle-ci ne comprenait pas, et il ne trouvait jamais le même conte que sa mère racontait en arabe. Il semble que même dans la traduction des textes arabes en français, les histoires des Arabes sont falsifiées, contribuant ainsi à la méconnaissance de la culture d'origine chez les enfants des immigrés. Pourtant il est clair que le fils n'a jamais oublié les contes de sa mère, il dit : « Un jour je les lirai en arabe. Je les connais comme une prière, ce sera facile » et sa mère, semblant satisfaite, dit : « Alors tu n'as pas oublié, mon fils ? Le lait est dans ton coeur... » (Sebbar 41). La mère dans *Parle mon fils parle à ta mère*, sait que la mémoire est la seule manière de transférer ses origines aux enfants. Elle évoque *Les Mille et Une Nuits* pour prouver qu'il reste toujours une partie de son identité algérienne dans son fils. Elle dit : « c'est moi la mémoire de la maison et des enfants », comme si c'était son rôle de transférer la mémoire aux enfants pour s'assurer de la survie de ces origines.

D'autre part, le père dans le texte de Sebbar représente la figure des travailleurs immigrés du Maghreb qui souffraient des conditions mauvaises dans leur travail et étaient sous-payés par

leurs employeurs français. McCullough, citant *Hospitalité Française* de Tahar Ben Jelloun, explique que les immigrés maghrébins ont souvent des réactions psychosomatiques face à leurs situations comme immigrés :

[...] la douleur était réelle, et le fait qu'elle était nomade et insaisissable les rendait encore plus malheureux car ils voulaient être crédibles [...] Ces visages et ces corps usés, tristes, étaient en fait enterrés sous une épaisse couche de silence, c'est-à-dire de résignation. Il leur restait alors la folie, la petite folie, celle qui pose des questions sans attendre la réponse (124).

Elle argue que, en mettant les algériens dans des asiles, la culture dominante fait taire l'immigré et supprime sa mémoire (McCullough 124). Cependant, la mère du roman de Sebbar reconnaît cela et décide de sauvegarder la mémoire du père, elle se fait la *porteuse* de la mémoire. Elle dit : « le malheureux, ton père maintenant c'est moi sa mémoire » (Sebbar 85). La mère aussi possède des souvenirs pareils à ceux du père et elle a le pouvoir de les transmettre pour éviter la négligence des cultures des immigrés qui caractérise la société française. Elle veut éviter cette même amnésie collective qui empêche les Français de reconnaître l'histoire algérienne et utiliser ses enfants pour transférer sa mémoire aux prochaines générations. Donc, la mère de cette histoire doit bricoler les différents souvenirs pour reconstruire la mémoire des enfants. Ceci est la seule manière pour les enfants de s'identifier avec leur culture algérienne. Selon McCullough, « the children cannot automatically internalize their parents' culture, absorb it or maintain it while living in their parents' chosen country of exile » (126). Pour les enfants ce pays natal des parents devient une « terre-mythe » à cause des discours des parents qui sont dérivés de leurs souvenirs (McCullough 126). Cela peut aussi expliquer pourquoi le fils continue à rentrer à la maison dans *Parle mon fils parle à ta mère*. Il sait qu'avec les souvenirs de sa mère il peut se rapprocher de la partie algérienne de son identité.

La transmission de la mémoire à travers les souvenirs de l'enfance aussi entraîne la transmission du traumatisme qui affecte les parents. Comme le suggère l'état du père dans le texte de Sebbar, il est évident qu'il souffre d'un type de traumatisme qui s'est manifesté d'une manière psychosomatique. Ce traumatisme est, soit un résultat du travail, soit celui de la guerre ou du départ du pays natal pour ne jamais y retourner. Le traumatisme des parents se manifeste dans leurs souvenirs, qui sont transférés aux enfants sous la forme de la post-mémoire. Ce n'est pas que le même traumatisme soit transféré aux enfants qui n'ont pas vécu les mêmes événements (la guerre d'Algérie), mais que ces souvenirs traumatiques se manifestent d'une manière problématique dans l'identité des enfants. Dans le cas de *Parle mon fils parle à ta mère*, le traumatisme de ses parents se manifeste chez le fils sous la forme de son silence et de ses conflits d'identité. D'autre part, le texte de Toumi montre une transmission similaire du traumatisme. Dans cette histoire, le protagoniste mène sa propre vie sous l'ombre du père moudjahid et son identité est fondée sur celle de son père. Lorsque ce dernier meurt, le protagoniste souffre d'effacements et finit par avoir des pertes de mémoire qui font détériorer sa santé mentale. De manière semblable au texte de Sebbar, le Docteur B dans *L'Effacement* joue le rôle de bricoleur de mémoire lorsqu'il suscite les différents souvenirs de l'enfance du protagoniste dans chaque session de psychothérapie. Bien que cette évocation n'ait pas la même fonction que l'évocation de la mère dans le texte de Sebbar, l'évocation des souvenirs d'enfance du protagoniste fait apparaître la source du traumatisme, celle-ci étant son passé avec un père moudjahid. Il est évident à travers le récit de ses souvenirs d'enfance, que cet homme n'avait été élevé que pour porter le nom de son père et continuer à entretenir son image de héros. À la fin de cette histoire, l'état mental du protagoniste se détériore complètement et ce dernier commence à

avoir des visions de son père, qui métaphoriquement donne tous ses souvenirs à son fils disant qu'ils « sont bien plus riches et intéressants » (Toumi 213), que ceux du fils lui-même. L'image du père ici fonctionne comme celle d'un bricoleur de mémoire aussi, mais cette fois elle a pour fonction la répression de la mémoire :

Une infinie tristesse s'empare alors de moi. Des images de corps qui se frôlent, de mains qui se caressent, de lèvres qui se touchent, envahissent mon esprit. [...] Papa ne dit rien au début, il me regarde avec tendresse et me tient la main. Puis, il me demande d'oublier, d'effacer ces images de ma mémoire parce qu'elles me font mal. (Toumi 214).

L'image de soi avec laquelle ce personnage a été élevé est si pauvre qu'il ne pense pas que sa propre identité soit importante. De cette manière, son subconscient crée des hallucinations de son père qui discréditent ses propres souvenirs, disant qu'ils ne sont pas « riches » ou « intéressants ». Il arrive au point d'effacer tout ce qui est dans sa mémoire qui n'appartient pas à l'image de son père et à la fin du roman il dit, « je sais enfin qui je suis [...] Je suis fort et invincible. Je suis le Commandant Hacène » (Toumi 214). Ici le fils est si traumatisé par la mission qui lui a été confiée de transférer la mémoire et les souvenirs de son père qu'il finit par perdre la tête.

Dans son texte, *The Generation of Postmemory*, Marianne Hirsch parle d'une « guardianship » des événements traumatiques et de leur mémoire par les prochaines générations suivant celles qui ont subi le trauma historique. Ces deuxièmes générations n'ont pas d'expérience directe avec ces événements, comme la guerre d'indépendance et la guerre civile, par exemple, mais ils portent en eux les expériences des parents sous la forme de la mémoire, ce que Hirsch définit comme la post-mémoire. Mais, explique Hirsch,

these experiences were transmitted to them so deeply and affectively as to *seem* to constitute memories in their own right. Postmemory's connection to the past is thus actually mediated not by recall but by imaginative investment, projection, and creation.

To grow up with overwhelming inherited memories to be dominated by narratives that preceded one's birth or one's consciousness, is to risk having one's own life stories displaced, even evacuated by our ancestors. It is to be shaped, however indirectly, by traumatic fragments of events that still defy narrative reconstruction and exceed comprehension. These events happen in the past, but their effects continue into the present (5).

Dans *L'Effacement*, l'identité du protagoniste sans nom est éclipsée par celle de son père, et ses souvenirs disparaissent de plus en plus jusqu'à ce qu'il oublie qui il est. Il est évident par les sessions avec le Docteur B. que son enfance a été marquée par les souvenirs de la guerre et que les activités de la famille se concentraient autour de la société des moudjahidine. Autrement dit, l'enfance de cet homme avait été détournée par le grand récit des moudjahidine installé par le FLN dans la période de l'après-guerre. Comme le suggère Hirsch, avoir été élevé dans ce milieu c'est avoir été façonné par ces événements traumatiques. Le protagoniste n'a pas vécu ces événements et pourtant son identité est affectée par le souvenir de cet événement qui ne lui permet pas de vivre dans le présent. L'effet de cette guerre et du père moudjahid est si fort, qu'il a un effet aussi sur l'amnésie de la guerre civile des années 1990, que le fils a vécue. Le récit du Commandant Hacène est si enraciné dans l'identité de son fils, qu'il gouverne son comportement et sa mémoire. L'apogée de la post-mémoire s'observe à la fin de cette histoire, où le fils a complètement effacé ses propres souvenirs et il n'est pas possible de renverser les effets de son traumatisme. Dans cette dernière scène, le fils imagine la figure du père qui lui transmet ses propres souvenirs, ce qui fait croire au fils qu'il est son père. L'effacement est donc complet et le fils devient le porteur de la mémoire du Commandant Hacène. Donc, ici la post-mémoire n'est pas seulement ce qui crée le traumatisme chez le protagoniste, mais aussi ce qui fait ce traumatisme s'intégrer à dans sa propre identité.

Bien que les fils dans les textes de Sebbar et Toumi n'aient pas vécu la guerre de libération, ils ont la « mémoire » de ces événements à travers les histoires, images et comportements avec lesquels ils ont été élevés. Le fils dans le roman de Sebbar ne porte pas la mémoire de la guerre d'indépendance, comme le protagoniste de Toumi, mais il porte en lui un traumatisme fondé sur la mémoire et le récit de sa mère sur l'Algérie post-coloniale. Sa post-mémoire est fondée sur les souvenirs de sa mère en tant qu'immigrée algérienne en France. Ce sont les souvenirs de la mère qui jouent un rôle important dans le conflit d'identité qui ne permet pas au fils de s'identifier avec la culture algérienne ou la culture française. Par conséquent, son traumatisme est un résultat de ces expériences qui ont été transmises par sa mère qui lui impose la culture algérienne à travers l'évocation de ses souvenirs. Un souvenir important est celui des contes que la mère lui lisait chaque soir avant de le coucher. Ces contes, basés sur *Les Mille et Une Nuits*, restent toujours une partie importante de l'identité du fils vu qu'il souhaite vouloir les lire en arabe dans le futur. Les contes des *Mille et Une Nuits* font donc une partie importante de la création de la post-mémoire du fils, car c'est avec cela qu'il retourne à son passé comme enfant *beur* en France. Ces histoires, et même le texte comme un objet, servent aussi comme des lieux de mémoire, car leur évocation suscite la mémoire d'un événement ou une période spécifique dans l'histoire du personnage. Pour le fils, la mère et plusieurs Algériens aussi, *Les Mille et Une Nuits* est un lieu de mémoire qui représente la culture arabe. Il représente le lieu où la mémoire s'attache pour n'être pas oubliée, ce que la mère dans *Parle mon fils parle à ta mère* veut éviter. Pour elle, la mémoire est la seule manière de préserver ses origines, mais cela représente aussi la manière dont elle transmet son traumatisme à son fils.

Il est évident que la mémoire joue un rôle important dans la création de l'histoire et que souvent l'histoire est fondée sur une partie sélective de la mémoire. Pierre Nora questionne la manière dont la mémoire est parfois prise pour être de l'histoire, mais la mémoire n'accueille que ce qui lui convient (Nora 8). Si l'histoire nationale est basée sur la mémoire, donc l'histoire est subjective : elle dépend de la mémoire particulière de celui ou celle qui la raconte. La mémoire officielle en Algérie est donc basé sur la mémoire des moudjahidine et du FLN. C'est comme cela qu'est créé une « mémoire collective », qui souvent surpasse et réprime la mémoire individuelle. Dans le passé de l'Algérie, la mémoire des révolutionnaires a dominé la plus grande partie de l'époque de l'après-guerre, mais c'est graduellement que la mémoire des Algériens comme une collectivité a commencé à ressortir à travers leurs différents représentations. Comme réaction à la mémoire collective des Algériens qui ont vécu les répercussions de la guerre, la post-mémoire apparaît comme la manière dont les deuxièmes générations portent les souvenirs de leurs parents. Cela alors créé des difficultés lorsqu'ils doivent faire face aux traumatismes causés par des souvenirs qui ne leur appartiennent pas. La post-mémoire est par conséquent cette force qui évoque le traumatisme causé par les effets de la guerre passée et qui modèle l'identité de ces individus des nouvelles générations.

Conclusion

Les textes de Leïla Sebbar et Samir Toumi offrent deux représentations des conflits dans la société Algérienne pendant la période post-coloniale après deux guerres qui ont ravagé le pays. *L'Effacement* présente le récit d'un fils d'un ancien moudjahid de la guerre de libération qui a du mal à trouver sa propre identité. L'histoire suit la détérioration de l'état mental du protagoniste lorsqu'il fait l'expérience d'effacements de sa réflexion dans le miroir et après de sa mémoire. Ces effacements représentent le traumatisme de la génération d'après 1962, qui a des problèmes à trouver son identité comme une conséquence du grand récit national installé dans le pays après l'indépendance. Ce même récit est souvent attribué à l'amnésie collective qui existe sur la guerre civile des années 1990, dont les effets ont souvent surpassé ceux de la guerre de libération. Dans ce roman, le protagoniste partage peu ses souvenirs sur la décennie noire, dont le souvenir est réelle puisqu'il était déjà né, contrairement à la guerre de 1962, dont il ne porte que la post-mémoire accordée par ses parents. Ce qui est paradoxal, c'est que cette post-mémoire, où fausse mémoire, est responsable des traumatismes de ces enfants qui font partie de cette génération. Dans *Parle mon fils parle à ta mère*, Sebbar offre le témoignage d'une mère ayant émigré d'Algérie et représente son traumatisme sous la forme d'un monologue sur la préservation de l'identité algérienne. À travers le récit, le conflit interne du fils aîné est apparent, il subit un traumatisme à cause de la post-mémoire créé par les souvenirs de sa mère. Les propres souvenirs du fils ne lui permettent pas de se rapprocher des deux cultures (algérienne ou française) et il ressent un vide similaire à celui ressenti par le protagoniste de Toumi.

L'objectif de cette thèse était d'examiner ces deux textes dans leur représentation de l'Algérie post-coloniale, y compris les immigrés algériens en France, et les conflits

intergénérationnels qui émergent en raison du passé violent du pays. Après une examen profonde des deux textes, il est clair qu'ils servent comme des artefacts pour les générations nées 'après les révolutionnaires qui ont dû subir les conséquences de la guerre pendant la période de décolonisation et ressentent toujours les effets de la guerre. Bien qu'ils appartiennent à des différents générations, Toumi et Sebbar offrent des histoires qui touchent aux conflits qui émergent chez ces générations à cause des discours sur la guerre qui ont dominé dans la société dans cette période. Il est évident que, ce qui lie ces deux romans, publiés à différentes époques et racontant des histoires différentes, c'est le résultat de la transmission du traumatisme à travers la mémoire, résultat représenté par les conflits d'identité subis par les deux fils qui ne peuvent pas échapper au passé de leur pays natal. Les deux romans, l'un paru en 1984 et l'autre en 2016, montrent à quel point le trauma historique de l'Algérie est toujours pertinent pour les générations de la période post-coloniale. On se pose alors cette question : Est-ce que la mémoire du passé va toujours hanter les prochaines générations, même si elles n'ont pas vécu le trauma ?

Selon ces deux textes, la transmission de la post-mémoire n'a pas de limite selon le temps qui s'est passé après les événements traumatiques. La génération des années 2000 est affectée par la guerre comme la génération des années 1980. Ce n'est pas à dire qu'elles sont affectées de la même manière, mais qu'elles ont été toutes les deux traumatisées. Il est évident que les deux fils portent en eux une post-mémoire de la guerre d'indépendance et cela fait pose une autre question : est-ce que la post-mémoire d'un événement traumatique devient éternelle une fois qu'elle est transmise entre générations ? Ou est-ce que des autres types de post-mémoire apparaissent ? Ces questions deviennent pertinentes par rapport à la situation actuelle vécue en Algérie. Aujourd'hui plusieurs Algériens ont ressenti du soulagement, lorsque le président

Abdelaziz Bouteflika, ancien combattant de la guerre de libération, a démissionné le 2 avril 2019 après une vingtaine d'années au pouvoir (Le Figaro 2019), mais sont aussi inquiétés quant à l'avenir du pays. Cette démission a eu lieu après des protestations en Algérie et en France par des jeunes Algériens qui accusent Bouteflika et son gouvernement de corruption et veulent des changements dans le système du gouvernement. Bouteflika, artisan de la réconciliation avec les islamistes de la décennie noire, est connu aussi pour sa corruption même avant sa présidence (Le Figaro 2019). Les événements qui ont conduit à sa démission récente ont installé Algériens dans un état d'incertitude pour le futur du pays. Les générations contemporaines demandent la division égalitaire du pouvoir et la dissolution du système établi par Bouteflika (Ezhar 2019). Pour beaucoup, c'est une opportunité de recommencer à nouveau et promouvoir le développement du pays, mais d'autres ont peur du changement et d'avoir un nouveau président corrompu. Ces événements évidemment renvoient à l'époque de l'après-guerre, où le pays avait été mis dans une grande incertitude sur la manière dont il allait avancer. Ici les jeunes générations sont toujours affectées par les répercussions de la guerre de 1962, vu que ceux qui ont mené la guerre sont toujours au pouvoir dans le pays. Avec ces élus corrompus, toujours à la direction du pays, il semble impossible pouvoir guérir les blessures internes causées par la guerre. Ces événements, avec la mémoire de la guerre, continueront à être transmis par le moyen de la post-mémoire. Il reste à voir si le passage du temps est utile pour guérir les blessures causées par le traumatisme de l'histoire.

Bibliographie (ouvrages cités et consultés)

- Andermahr, Sonya. *Decolonizing Trauma Studies: Trauma and Postcolonialism*. MDPI, 2016.
- Bell, David S. « The Social and Economic System ». *French Politics Today*. Manchester University Press, 2002, pp. 31-32.
- Bozonnet, Charlotte; Beaugé, Florence; Akef, Amir. « Abdelaziz Bouteflika, vingt ans de règne ». *Le Monde*. 2019. https://www.lemonde.fr/afrique/article/2019/04/01/abdelaziz-bouteflika-vingt-ans-de-regne_5444406_3212.html
- Brodziak, Sylvie. « *Melancholia Algeriana* ou fantômes et jeux de mémoires chez deux écrivains de l'Algérie contemporaine ». *Babel*, vol. 36, 2017, pp.181-194.
- Casper, Monica J., et Eric Wertheimer,. *Critical Trauma Studies: Understanding Violence, Conflict and Memory in Everyday Life*. NYU Press, 2016.
- Daoudi, Anissa. « Algerian Women and the Traumatic Decade: Literary Interventions ». *Journal of Literature and Trauma Studies*, 2017.
- Derder, Peggy. « L'immigration Algérienne en France ». *Histoire de l'immigration*. Musée National de l'histoire de l'Immigration, 2019.
- Étienne, Bruno. « Amnésie, amnistie, anamnèse : amère Algérie. Dire la violence. ». *Mots*, no. 57, décembre 1998. Algérie en crise entre violence et identité. pp. 148-157.
- Ezhar, Ali. « A Alger, une huitième marche pour la dignité et le départ des « 3B » ». *Le Monde*. 2019. https://www.lemonde.fr/afrique/article/2019/04/13/a-alger-une-huitieme-marche-pour-la-dignite-et-le-depart-des-3b_5449660_3212.html
- Hirsch, Marianne. *The Generation of Postmemory: Writing and Visual Culture After the Holocaust*. Columbia University Press, 2012.
- Knutson, Elizabeth M. « Writing in between Worlds: Reflections on Language and Identity from Works by Nancy Huston and Leïla Sebbar ». *Symposium: A Quarterly Journal in Modern Literatures*, vol. 65, no. 4, 2011, pp. 253-270
- LeFigaro.fr. « Algérie : les dates clés de la présidence d'Abdelaziz Bouteflika ». *AFP Agence*. 2019. <http://www.lefigaro.fr/international/2019/04/02/01003-20190402ARTFIG00100-algerie-les-dates-cles-de-la-presidence-d-abdelaziz-bouteflika.php>
- Lorcin, Patricia M.E. *Algeria & France, 1800-2000: Identity, Memory, Nostalgia*. Syracuse University Press, 2006.

- McCullough, Mary. « No More Silencing the Past: First Generation Immigrant Women as Bricoleuses De Mémoire in *Parle Mon Fils Parle à Ta Mère* and *Fatima Ou Les Algériennes Au Square* by Leïla Sebbar ». *International Journal of Francophone Studies*, vol. 6, no. 2, 2003, pp. 188-132
- McDougall, James. *A History of Algeria*. Cambridge University Press, 2017.
- Mehta, Brinda. « Fractures historiques, trauma et résistance dans l'écriture féministe algérienne : Maïssa Bey, Assia Djebar et Leïla Sebbar » *FMSH-WP*, 82. 2014.
- Mohatt, Nathaniel Vincent, et al. « Historical Trauma as Public Narrative: A Conceptual Review of How History Impacts Present-Day Health ». *Social Science & Medicine*, 1982, vol. 106, pp. 128–36.
- Nora, Pierre. « Between Memory and History: Les Lieux De Mémoire. » *Representations*, no. 26, 1989, pp. 7–24. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/2928520.
- Orlando, Valérie K. « Challenging the Algerian master narrative in Samir Toumi's *L'Effacement* (2016): a counter-narrative for a mujahidin haunting ». *The Journal of North African Studies*, vol. 23, 2018, pp.851-870.
- Rocherieux, Julien. « L'évolution de l'Algérie depuis l'indépendance », *Sud/Nord*, vol. no 14, no. 1, 2001, pp. 27-50.
- Sebbar, Leïla. *Parle mon fils parle à ta mère*. Stock, 1984.
- Stora, Benjamin. « Les Algériens à Paris pendant la guerre d'Algérie : Installation, travail et conditions de vie ». Marès, Antoine, et Pierre Milza. *Le Paris des étrangers depuis 1945*. Éditions de la Sorbonne, 1995, pp. 299-308
- Strand, Dana. « Uncharting Cultural Identity: The Spirit of Displacement in Leïla Sebbar's Fiction ». *Dalhousie French Studies*, vol. 44, 1998, pp. 159-167.
- Toumi, Samir. *L'Effacement*. Barzakh, 2016.
- TV5Monde. « L'écrivain Samir Toumi - L'Effacement - Editions Barzakh ». 2016. <https://www.youtube.com/watch?v=1AtZbXpH-dE>
- Wertheimer, Eric and Monica J. Casper. *Critical Trauma Studies*. NYU Press, 2016.
- Zehraoui, Ahsène. « Processus différentiels d'intégration au sein des familles algériennes en France » *Revue française de sociologie*, 1996, 37-2. pp. 237-261.